

Dictionnaire oeconomique :
contenant l'art de faire valoir
les terres et de mettre à
profit les endroits les plus [...]

Chomel, Noël (1633-1712). Auteur du texte. Dictionnaire oeconomique : contenant l'art de faire valoir les terres et de mettre à profit les endroits les plus stériles.... F-PE / par M. Noël Chomel,... ; nouv. éd. par M. de La Mare. 1767.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

palier : au moyen de quoi les fleurs viennent plus tôt, & la graine mûrit à la faveur de l'été, suffisamment pour n'avoir pas à craindre les pluies d'automne.

Selon M. Ginanni, cité dans le *Journal Econom.* Févr. 1764, p. 76, col. 2 ; les Lupins sont plus sujets que le bled à la maladie que l'on y appelle *Rouille* : parce qu'ils ont plus besoin d'une transpiration abondante.

LUPIN *Ecarlate*. Voyez GESSE, n. 4.

LUPULUS. Voyez HOUBLON.

L U S

LUSERNE, ou *Luzerne* : en Latin *Medica*. Genre de Plantes auquel les Anglois donnent les noms de *Lucerne*, & *Medick*. Les Bauhins & d'autres Botanistes ont donné, tantôt le nom de *Medica*, tantôt celui de *Trifolium*, aux especes de cette plante. M. Tournefort n'est pas le premier qui en ait fait un genre particulier, sous la dénomination de *Medica* : & ce genre est assez nombreux pour comprendre plus de quarante especes ou variétés. La plus sensible différence des *Medica* & des *Trifolium* consiste vraisemblablement dans la forme de leur fruit.

Les *Medica* ont des fleurs légumineuses, disposées en épi. Il leur succède un fruit ou filique, composée de deux lames froncées sur un de leurs bords ; & divisée par des cloisons transversales, en plusieurs loges posées bout à bout : leur ensemble roulé en spirale, imite soit le contour d'un escalier à noyau, soit une coquille de limaçon évuidée, soit un tire-bourre. Les semences sont faites en rein. La couleur des fleurs varie suivant les especes. Il y en a de purpurines ; de violettes ; de jaunes ; de mêlées. Les feuilles sont dentelées, ovales, & rangées par trois sur un même pédicule ; qui est placé alternativement en égard à ses semblables le long de la tige.

Nous ne parlerons que de l'espece que l'on a coutume de cultiver en France pour la nourriture du bétail. Quelques-uns l'ont nommée en Latin *Fœnum Burgundiacum* ; & *TRIFOLIUM Burgundiacum*. C'est la *Medica major & erectior, floribus purpurascens aut violaceis* C. B. Elle produit ordinairement une grosse & vigoureuse racine très-vivace, qui pique bien profondément en terre, & a fort peu de racines latérales. Au haut de la racine, se forme une tête d'où sortent une ou plusieurs tiges hautes de deux à trois pieds : leur nombre, leur élévation, & leur vigueur, dépendent de l'état où est le sol. Ces tiges sont cylindriques ; se soutiennent assez droites ; & poussent des rameaux, de côté & d'autre, principalement vers le sommet. A l'origine des rameaux, & sur leur longueur, naissent beaucoup de feuilles disposées en trefle comme nous l'avons dit. Les fleurs naissent au haut de la plante ; & sont violettes ou purpurines. Les semences sont blanchâtres & fines.

Cette plante a tantôt un goût herbacé, tantôt un foible goût de cresson : d'autres fois j'y ai trouvé une faveur ferrugineuse : & toutes ces variétés dans la même saison.

Usages.

La décoction de la luzerne est diurétique, & propre à calmer la fougue du sang.

La *Gazette de Médecine* a dit que l'infusion de luzerne, prise comme le thé, est purgative. Je croi devoir avertir que la plante qui servit à faire les épreuves d'après lesquelles cette Gazette annonça le nouveau remède, & que j'avois alors en ma disposition, étoit la *Medicago sylvestris floribus e caruleo virentibus* Bot. Paris. On sent un goût d'amande amère lorsqu'on en mâche les feuilles. Ce qui distingue sen-

siblement les *MEDICAGO* des *Medica*, (suivant M. Tournefort) est que le fruit des *Medicago* n'a au plus que deux révolutions en spirale ; souvent une seule révolution, & le commencement de la 2^e qui forme une pointe en dessus.

La principale utilité de la luzerne, & l'objet de sa culture, sont qu'elle produit un bon fourrage. Mais il faut l'employer avec précaution : sans quoi il deviendrait nuisible à la santé des animaux. Donner la luzerne seule, & trop fréquemment, aux bêtes à cornes, surtout lorsqu'elles sont jeunes ; c'est les exposer à être subitement suffoquées : accident qu'en quelques endroits on appelle *Forbure*. L'abondance de ce fourrage leur cause même des tranchées ; & quelquefois l'enflure. Il faut donc 1^o. mettre moitié paille avec la luzerne sèche que l'on donne aux bêtes à corne : 2^o. la leur donner verte aussi-tôt qu'on le peut, au printemps. Dans cette saison la luzerne verte purge naturellement le bétail ; ce qui le dispose à prendre de la graisse. Néanmoins on doit avoir attention de ne pas la lui abandonner indistinctement dans les premiers jours : comme il en mangeroit trop, il deviendrait enflé & dangereusement malade. Il convient donc de ne la lui donner qu'au ratelier : ce qui vaut généralement mieux pour les plantes même, que de les laisser pâturer par quelque bétail que ce soit. Pendant l'hiver, ce fourrage sec contribue beaucoup à rétablir les bêtes fatiguées, à engraisser celles qui sont maigres, & faire que les vaches donnent du lait abondamment. On a l'expérience qu'elles se trouvent bien de vivre tout l'hiver avec de la luzerne mêlée de paille, pour principale nourriture, & qu'au printemps elles n'ont aucun besoin d'autre remède que cette plante verte, pourvu qu'on les envoie aux champs tous les jours lorsqu'il n'y a pas de neige sur terre ; & que chaque jour on leur donne encore à manger des feuilles de vigne, prises après la vendange, & mises bien entassées dans des pots, que l'on emplit ensuite d'eau chaude. C'est une espece de confiture ; qui se conserve tout l'hiver. Il y a des gens de campagne qui confisent de même des jeunes pousses d'orme, pour leurs vaches.

Columelle observe que la luzerne purge le bétail malade, & lui donne du corps quand il avoit maigri.

Pour ce qui est des chevaux : la luzerne verte peut leur tenir lieu de tout autre foin, & même d'avoine. Celle de la première fauchaison, suffit souvent pour mettre un cheval dans le meilleur état, s'il en mange à discrétion pendant huit ou dix jours.

On remarque assez souvent que le cheval, après avoir mangé certaine quantité de luzerne, se repose environ une demi-heure, & ensuite y revient avec une ardeur toute nouvelle. En supprimant absolument l'avoine aux chevaux, on peut y substituer de la luzerne ; & du reste, leur donner d'autre foin comme à l'ordinaire. Consultez le *Traité de la Cult. des Terr.* T. IV. p. 522-3.

Des calculs assez vrais établissent comme certain qu'un seul arpent de luzerne produit plus de fourrage, que l'on n'en recueille dans six arpens de bons prés. Voyez le *Traité de la Cult. des Terr.* T. IV. p. 11, & 517. T. V. p. 529. Si l'on en croit Columelle (*De Re Rust.* Liv. II. Ch. XI.), l'étendue de terre que deux bœufs peuvent labourer en un jour est plus que suffisante pour nourrir trois chevaux pendant une année entière. Du moins sommes-nous sûrs, par nombre d'expériences, qu'un arpent de luzerne bien tenu peut produire annuellement six à dix charretées de fourrage : ce qui est tout autant qu'un cheval peut en consommer dans un an : au lieu qu'il consomme le produit de trois arpens, tant en foin ordinaire qu'en grain. M. Miller (*Gard. Dict.*) dit avoir appris de personnes très-dignes de foi, que trois acres de luzerne

luserne avoient seuls nourri, en verd, depuis la fin d'Avril jusqu'au commencement d'Octobre, dix chevaux de charroi qui travailloient habituellement.

Le fourrage de luserne est encore très-bon pour élever des poulains, des veaux, des agneaux, des chevreaux, &c. Il fortifie considérablement tous les jeunes animaux, leur donne de la vivacité, & les met en état de bien résister à un froid rigoureux.

D'ailleurs comme cette plante réussit dans des endroits où les chiendents ne fourniroient pas beaucoup d'herbe, & que celle-ci pousse fort vite dès le commencement du printemps : on sent de quelle importance est sa culture.

Culture.

La luserne s'élève de semence. Pendant longtemps on tiroit cette graine de Languedoc ; de même qu'on tire encore de Flandre & du Nord la graine de lin : prétendant que ces graines étrangères réussissent mieux. On est revenu de ce préjugé par rapport à la luserne. Sa graine recueillie dans nos climats y réussit bien ; pourvu qu'elle ait parfaitement mûri soit sur pied soit au sec dans ses enveloppes naturelles ; qu'on la garde séchement ; & qu'elle n'ait pas plus d'un an lorsqu'on la sème. M. Miller observe même que la graine de Suisse ou de nos Provinces Septentrionales réussit mieux en Angleterre, que celle de pays plus Méridionaux. Il ajoute qu'ayant semé dans des circonstances absolument égales, des graines de France, de Suisse, du Levant, & d'Angleterre ; les productions de ces dernières l'emportent constamment sur les autres.

Cette plante fournit abondamment dans les terres douces, un peu humides, très-substantieuses, & qui ont beaucoup de fond. Mais ces mêmes terres ont l'inconvénient de produire quantité d'herbes qui peuvent étouffer la luserne, surtout quand elle est jeune. Aussi a-t-on reconnu que c'est alors que devient extrêmement utile ce que nous appelons la *Nouvelle Culture*.

Une plaine est en général favorable à la luserne. Si la terre s'y trouve sujette à retenir l'humidité, on doit tâcher de procurer une pente propre à faciliter l'écoulement des eaux ; dont le séjour deviendrait préjudiciable.

Le *Compleat Body of Husb.* B. VII. Ch. XX, dit que la luserne réussit du plus au moins dans toute espèce de terre, en sorte qu'il n'y en a pas où le produit de cette plante n'égale celui de toute autre que l'on pourroit y mettre. Nous la voyons assez constamment demeurer très-chétive dans des terrains arides : mais elle réussit dans une terre maigre, lorsque ses racines peuvent s'étendre à une profondeur suffisante pour trouver la quantité d'humidité qui leur convient. Comme elle perce difficilement des bancs de craie, & qu'elle est trop baignée sur ceux d'argile ; l'excès d'humidité la fait périr promptement par les racines, dans l'une & l'autre circonstances, quand l'hiver est rude. M. Miller dit en avoir élevé dans un terrain maigre, sec, & graveleux, & qui depuis plusieurs années n'avoit reçu aucun engrais ; qu'au bout de dix ans, il trouva des plantes dont la tête de la racine portoit dix-huit pouces de diamètre ; & sur lesquelles il coupa en une fois près de quatre cent tiges.

En général, il ne faut à la luserne ni trop de fraîcheur ni trop de sécheresse ; mais toujours un sol où elle puisse piquer profondément. Comme elle est originaire de pays chauds, les terres un peu chaudes paroissent devoir être choisies par préférence pour sa culture, dans les climats tempérés & dans ceux du Nord. Relativement à cette observation, on voit qu'en Italie & dans nos Provinces Méridionales, la

Tome II.

luserne ne réussit jamais mieux que dans le voisinage des eaux ; qui tempèrent la sécheresse & le degré de chaleur propres à ces climats.

Pour mettre la luserne dans une terre maigre, il est à propos d'y répandre des engrais assez abondants ; & quoiqu'en se servant de la nouvelle culture, continuer de tems à autre à amender, mais avec de moindres frais. Ces amendemens renouvelés contribuent à faire promptement repousser la plante après chaque coupe.

Une terre nouvellement défrichée ne peut nourrir la luserne qu'après avoir porté une ou deux fois ; soit des pois, soit des fèves ; soit du grain. M. Rocque (*Practical Treatise of cultivating Lucerne*) dit que la Patate, ou Truffe rouge, est singulièrement propre à adoucir & attendrir d'abord ces sortes de terres ; après quoi l'on y mettra des navets, qui seront consommés sur le lieu même par des bêtes à laine, pour y communiquer encore plus de fertilité. Cet Auteur conseille de semer des pois hâtifs aussitôt que l'on a retourné l'herbe ; y faire venir des navets immédiatement après avoir recueilli les pois : & ces navets étant consommés sur le champ même, y mettre la charrue vers Noël soit pour labourer le terrain soit pour y faire simplement des tranchées.

La luserne doit n'être semée dans quelque terre que ce soit, qu'après que l'on fera parvenu à y détruire toutes les herbes, & jusqu'à leurs racines. Les racines de plantes vivaces & pivotantes, telles que le sainfoin, sont particulièrement nuisibles à celles-ci. Cette même raison, jointe à celle de l'ombrage, fait qu'on n'a rien à espérer de luserne placée dans un terrain occupé en même tems par des arbres : voyez Tome I. p. 161, col. 2. En un mot cette plante a besoin d'une nourriture abondante, d'une terre meuble, & de chaleur.

Quant aux engrais : la plupart des Cultivateurs observent que le fumier soit presque absolument consommé, avant de semer la luserne. M. Rocque, souvent cité avec éloge par M. Mills, & qui a donné en Anglois un Traité sur la Culture de la luserne, indiqué ci-dessus ; veut qu'après avoir bien ameubli & nettoyé le terrain, on y mette immédiatement avant le dernier labour, du fumier récent qui ait seulement fermenté en tas l'espace de trois à quatre semaines ; qu'on le répande lorsqu'il est dans sa plus grande chaleur ; qu'on se hâte de l'enfouir avec la charrue ; qu'ensuite on y passe la herse, on sème, puis herse légèrement ; enfin que l'on affaisse la terre avec un rouleau. Des terres repoussées, passées à la claie pour ôter les herbes, sont excellentes à répandre sur une lusernière que l'on veut amender. M. Duhamel a employé avec succès le fumier de pigeon.

Dans nos Provinces Méridionales, où l'on n'a pas à craindre de fortes gelées, surtout dans le voisinage de la mer ; on ne risque rien de semer la luserne en automne : l'humidité de cette saison fait étendre les racines des jeunes plantes. Ailleurs il vaut peut-être mieux ne la semer qu'au printemps : mais on est partagé sur le moment ; les uns voulant qu'on profite des premiers jours qui suivent la cessation des gelées, afin que les jeunes plantes se fortifient avant les grandes chaleurs ; & d'autres prétendent que, le mois de Mars & le commencement d'Avril étant presque toujours fort pluvieux, il convient de différer jusqu'à la mi-Avril, tems auquel les pluies qui peuvent survenir sont rarement froides. M. Mills (*Pract. Husb.* Tom. III. p. 289.) conseille même de semer la luserne en Angleterre à la fin de Juillet ou au commencement d'Août : les pluies qui surviennent presque toujours en ce tems, les rosées chargées de vapeurs, & la fraîcheur des nuits qui va toujours en augmentant, ces diverses causes

L 11

réunies font souvent (dit-il) que les plantes font aussi vigoureuses à la fin de Novembre que celles qu'on avoit semées dès le mois d'Avril. Elles doivent donc probablement soutenir l'hiver : & on aura eu le tems de préparer la terre jusqu'à cette semaille tardive. Au reste, en convenant que les pluies froides sont contraires à la luzerne, il est bon de remarquer que cette plante craint peu les fortes gelées d'hiver. Lorsqu'en 1709 tous les oliviers & les noyers périrent en Languedoc, le froid n'endommagea qu'une partie des luzernes. Voyez encore le *Traité de la Cult. des Terr.* T. V. p. 523-4.

On sème la luzerne ou seule ou avec d'autres grains. Quand on la sème seule, on y mêle de la cendre, afin de pouvoir la distribuer plus uniformément en la répandant à pleine main.

Il faut éviter de la semer dru, comme il n'y a que trop de gens qui le pratiquent : en sorte que l'on répand quelquefois jusqu'à une livre de graine par perche carrée, de vingt-deux pieds de longueur ; tandis que trois ou quatre onces suffisent, selon M. Duhamel, dans ses *Elémens d'Agriculture*, Tom. II. p. 405. M. Miller va même jusqu'à n'en allouer qu'à peu-près une seule once par perche. Il suffit qu'une perche carrée contienne environ cent douze plantes de luzerne. Voyez ce que nous disons à ce sujet dans l'article SAINFOIN. La manière de semer ces deux plantes est la même, tant dans la méthode commune, que suivant la *Nouvelle Culture*.

Les personnes qui ne veulent pas suivre la nouvelle culture, feront mieux de semer dru la graine de luzerne, si leur terre est disposée à produire quantité de mauvaises herbes ; sauf à l'éclaircir ensuite. Mais une luzernière en cet état ne peut guères durer que trois, quatre, ou cinq ans.

On prétend qu'il est dangereux pour la luzerne d'être frappée immédiatement par le soleil, quand elle sort de terre. C'est pourquoi dans les pays méridionaux on a l'attention de la mêler avec de l'aveine ou de l'orge, pour que l'ombre de leurs feuilles la tienne à l'abri : & l'on préfère l'aveine au bled, & à l'orge même ; parce que ces derniers grains font trop d'ombre quand ils sont grands, & étouffent ainsi la luzerne.

D'autres emploient à cette fin la vesce, le farrafin ; &c : auquel cas ils ne mettent qu'un quart de graine de luzerne, & trois quarts d'autre semence.

Pour ce qui est de l'aveine, on en met communément autant que de luzerne. Les ayant bien mêlées, le semeur les prend & jette ensemble. Il faut que le labour qui précède cette semaille soit très-fin ; sans quoi la graine de luzerne, qui est menue, seroit enterrée trop avant. Après avoir semé, on recouvre avec la herse.

L'aveine étant mûre on la fauche tout près de terre ; sans s'embarrasser de couper les pieds de luzerne, qui ne manquent pas de repousser, & dont l'herbe se retrouve utilement mêlée avec la paille dont on affourre ensuite le bétail. Dans les années favorables, où l'aveine auroit beaucoup tallé, elle pourroit étouffer la luzerne. C'est pourquoi il faudroit alors couper l'aveine encore verte, & la faire consommer tout de suite par le bétail.

On voit dans le V^e. Volume du *Traité de la Cult. des Terr.* pag. 537, que la luzerne peut très-bien se passer d'aveine.

En général, si la saison devient pluvieuse, l'aveine & toute autre plante peuvent faire avorter la luzerne.

La Récolte de cette plante se fait comme celle du sainfoin : ou avant que la plante fleurisse ; ou lorsqu'elle est en fleur ; ou lorsque la graine est mûre.

On doit observer que le meilleur fourrage de lu-

zerne est celui qui a été fauché avant qu'elle ait eu le tems de pouffier des rameaux, & par conséquent beaucoup avant la fleur. De plus étant ainsi coupée de bonne heure, elle fournit plus tôt de nouvelle herbe. Si on attend qu'elle jaunisse, son fourrage est dur, insipide pour le bétail, & dès-là infructueux pour le propriétaire.

On peut la faucher trois, quatre, cinq, même six fois par an, lorsqu'elle est dans un bon fonds & que les chaleurs de l'été sont considérables.

La première année qu'on a formé une luzernière, on ne la fauche pas autant de fois que lorsqu'elle commence à avoir deux ou trois ans ; à cause qu'elle n'est pas encore parvenue à sa vigueur parfaite.

Quand elle est à la troisième année, elle commence à donner abondamment du fourrage : & cette fécondité dure jusqu'au tems où elle dépérit peu-à-peu à raison de sa vieillesse.

Cette plante est très-vigoureuse. Si un pied de luzerne isolé & bien cultivé subsistait sans être fauché, il formeroit une espèce d'arbrisseau, comme on a eu lieu de l'observer dans ce que nous avons rapporté d'après M. Miller ; p. 449, col. 1. Elle dureroit fort longtemps dans un même terrain, si la friche ou le gazon ne l'étouffoit pas : mais dès qu'ils se multiplient, la luzerne commence à languir, & périt peu-à-peu ; de sorte qu'au bout de deux ou trois ans, à peine en aperçoit-on quelques pieds. On obvie à cet inconvénient, au moyen de la NOUVELLE CULTURE. Pour cela on fait des rigoles où l'on peut à son choix semer ; ou transplanter en automne, ou par un printemps humide, des pieds de luzerne âgés de trois ans, élevés en pépinière, que l'on mettra près-à-près comme de la charmillle : & chacune de ces rangées aura des deux côtés un sentier d'environ trois pieds de large. Consultez le *Tr. de la Cult. des Terr.* T. IV. depuis la p. 501 jusqu'à 519 ; & T. V. p. 526. Après chaque coupe, on fait passer le Cultivateur ou la charrue légère ou même une forte ratissoire tirée par des chevaux dans les sentiers, pour remuer légèrement la terre. Tous les deux ans seulement, on fait arracher avec une houe ou une binette le chiendent & autres mauvaises herbes qui ont crû dans ces espaces, & que les labours ci-dessus n'ont pas pu enlever. Une luzernière ainsi entretenue peut durer plus de trente années.

Pline rapporte que c'étoit la durée commune de celles de son tems. Mais un vieux préjugé assure qu'elles ne peuvent pas aller au de-là de quinze ans ; que beaucoup périssent entre dix & douze ; & d'autres en deçà : vraisemblablement faute de bonne culture.

Il y a lieu de présumer que si l'on ne coupoit cette plante qu'à mesure qu'on en a journellement besoin en verd pour la consommation du bétail, une luzernière dureroit presque sans fin. M. Miller dit que dans l'Amérique Espagnole on coupe la luzerne toutes les semaines.

L'usage où l'on est en plusieurs endroits du Languedoc, de faucher la luzerne dès qu'elle a six ou sept pouces de hauteur, empêche les mauvaises herbes de croître assez pour répandre leurs graines. Un arpent de terre, ménagé de la sorte, fournit prodigieusement : quand on en coupe à une extrémité du champ, l'opposée se trouve en état d'être coupée le lendemain.

Un autre moyen de faire longtemps subsister cette prairie artificielle, est d'en écarter les Animaux qui peuvent l'endommager. Ainsi 1^o. l'on doit avoir grand soin d'empêcher tout le bétail d'approcher de la luzerne.

2. Si, dans les grandes chaleurs, on voit ces plantes jaunir avant qu'elles fleurissent ; c'est un in-

dice presque certain qu'il y a des chenilles noires qui les rongent par le pied. Le remède est de faucher promptement, pour profiter de l'herbe & empêcher que les chenilles n'achevent d'en détruire tout le fuc. Ces insectes étant détruits, la luzerne repousse très-bien.

3. On doit ne pas y laisser aller les volailles : elles la ruineroient sans ressource. C'est pourquoi l'on fera bien de l'enclore de haie, ou autrement.

L'usage ordinaire est de faucher ou scier (Voyez le T. V. du *Traité de la Cult. des Terr.* p. 533.) la luzerne toutes les fois qu'à-peu-près la moitié des fleurs du champ sont épanouies. Il faut choisir un beau jour pour la couper ; afin que l'ardeur du soleil la sèche plus tôt ; & parce qu'il est nécessaire de la bien tourner sens dessus dessous : attendu qu'elle est naturellement fort épaisse, entrelassée, & que la viscosité de son fuc la rend difficile à dessécher. Cependant il ne faut la fanner qu'à la manière du trefle, c'est-à-dire ne point l'étaler comme le foin ordinaire.

Remuer souvent le foin de luzerne est une chose qui lui est extrêmement nécessaire pour le hâter de sécher ; de crainte qu'il ne vienne non seulement à s'échauffer dans peu, inconvenient auquel il est sujet ; mais encore afin de l'ôter vite de dessus la luzernière. Car il nuit à la reproduction si on le laisse seulement deux jours sur le champ.

A la différence des autres foin, qui ne sont pas secs ; il ne faut jamais, lorsqu'il survient de la pluie, laisser la luzerne sur le champ, quelque récemment fauchée qu'elle soit ; mais l'emporter en un endroit couvert, pour qu'elle y achève de sécher. Elle n'est pas sujette à moisir pour un peu d'humidité qui y pourroit rester dans ce moment. Mais si cette herbe demeurait assez sur le champ pour être mouillée, ses feuilles deviendroient en peu de jours blanches comme du papier. Néanmoins dans le cas d'une pluie passagère, il vaut mieux ne pas la remuer ; car le hâle survenant aussi-tôt, il n'y a que la superficie des ondins qui puisse être endommagée.

Quand il fait très-chaud, l'on doit ne pas attendre que l'herbe soit absolument sèche, pour l'enlever. La plus grande partie des feuilles se détacheroit alors, & resteroit sur le champ.

Quelques-uns mettent en meule la luzerne à demi-sèche ; & placent au milieu de la meule, des fagots posés debout, afin de communiquer de l'air à l'intérieur du tas. D'autres, qui serrent ce fourrage pareillement encore assez plein de fuc, l'arrangent dans la grange ou dans le grenier, par lits entre lesquels ils mettent alternativement un lit de bonne paille : ce qui empêchant que la luzerne ne s'échauffe, lui fait prendre un parfum auquel les chevaux sont très-sensibles, & qui les excite à manger avec ardeur ce fourrage sec pendant l'hiver. Ce fourrage est bon pendant trois & même quatre ans : voyez le *Traité de la Cult. des Terr.* T. V. p. 529. On ne peut pas conserver la luzerne aussi longtemps en meule en plein air, que le foin ; sans une solide couverture de paille : cette herbe ne se pressant point assez, la pluie qui pénètre & séjourne dans le tas, la fait pourrir.

La luzerne étant ferrée, il est à-propos de donner un léger labour entre les rangées ; si l'on a adopté la Nouvelle Culture.

Quand les plantes ont repoussé à quatre ou cinq pouces de hauteur, il y a des gens qui y mettent des moutons, jusqu'au mois de Novembre ; afin que ces herbes, qui ne manqueroient pas d'être atteintes par la gelée, ne soient point perdues : d'ailleurs elles étoufferoient le germe des pousses du printemps. On a cependant à craindre que les moutons n'endommagent les racines même : c'est pourquoi il paroît plus

Tome II.

avantageux de couper l'herbe pour la consommer en verd.

Pour recueillir de la graine de luzerne, on fait une ou plusieurs coupes, suivant la chaleur du climat, toujours avantageuse à cette plante. Ces coupes se font avant que les rameaux se forment ; si l'on n'en fait qu'une seule, on se contente de prévenir la floraison. La luzerne que l'on destine à grainer doit avoir au moins trois ans.* Le nombre des coupes se règle sur le tems qui suffit pour que la semence arrive à sa perfection, relativement au climat.

La graine étant mûre, on va dès le matin & pendant la rosée, avec une faucille bien tranchante ; couper le haut des tiges, où se trouvent les gousses, ayant soin de les agiter le moins qu'il est possible. On les dépose dans des draps, pour les transporter à la maison ; & les y laisser sécher sur les draps même, au soleil ou à l'ombre : les sentimens sont partagés sur cette dernière circonstance. Lorsque les gousses paroissent suffisamment sèches, on a coutume de les battre légèrement sur ces draps avec un fléau. La graine, qui est très-fine & coulante, est ensuite vannée ; après avoir passé par un crible fin, auquel en plusieurs endroits on donne le nom de *Pouffier*. Puis on la serre au sec.

Le bas des plantes qui ont porté graine doit être fauché incessamment ; plutôt pour nettoyer le champ & donner lieu à de nouvelles pousses, que dans l'espérance du profit de cette herbe. Au reste quoiqu'elle ne soit pas aussi délicate ni succulente que celle qu'on fauche à l'ordinaire, le bétail ne laisse pas d'en manger toujours une partie.

Lorsqu'on a coupé les tiges de la luzerne, le pied ne se dessèche pas, mais repousse de nouveaux brins immédiatement au dessous de l'endroit tranché par la faux. Aussi cette plante est-elle plus promptement regarnie d'herbe, que le sainfoin qui ne repousse que de la souche.

Les luzernes que l'on laisse donner annuellement de la graine, ne restent guères en bonne valeur que huit ou neuf ans ; parce que l'herbe en étouffe peu-à-peu les pieds, comme nous l'avons dit ci-devant. Il faut alors y mettre la charrue pour retourner le champ. Sa terre étant bien préparée produira de bonnes récoltes de grains sans aucun secours de fumier. Ainsi, après avoir recueilli de bon fourrage pendant un certain tems, on se trouve en état de ne point craindre la disette d'engrais.

Il y a des gens qui ayant une vieille luzerne à portée de l'eau qu'ils peuvent y conduire par des saignées, la fauchent souvent pour la tenir assez basse, jusqu'à ce que les pieds s'épuisent absolument.

Dans le cas où l'on a peu de terres réellement propres à la luzerne, & que l'on souhaite occuper toujours par cette herbe, il n'y a point à hésiter de prendre la Nouvelle Culture, dont nous avons indiqué ci-devant la pratique. Consultez les *Elémens d'Agriculture*, de M. Duhamel, Tom. II. p. 132-3, 405-6 : & son *Traité de la Cult. des Terr.* Tome IV. pag. 502 & suivantes.

M. Mills (*Pract. Husb.* T. III. p. 276) rapporte un accident dont il est bon d'être prévenu, pour y remédier à propos, quand on emploie la Nouvelle Culture. Des pluies abondantes qui survinrent avant Noël entraînerent dans les rigoles ou plate-bandes creusées entre les rangées d'une jeune luzerne, beaucoup de terre fine & excellente, en sorte que le haut des racines se trouva exposé à la gelée. Dans ce cas, je pense que l'on doit relever cette même terre jusqu'à ce que les racines soient suffisamment couvertes : & y étendre des branchages, de longue paille, ou autres semblables abris ; comme on le pratique dans les jardins, pour diverses plantes pota-

L II ij

geres. Ces mêmes abris, placés vers la fin de l'automne, serviroient encore à prévenir un autre accident dont parle M. Mills (p. 277) ; celui de neiges continuelles mêlées de gelée, qui délayant la terre déchauffent les plantes.

Un des objets de la Nouvelle Culture étant d'empêcher le progrès d'autres plantes qui nuiront à la luzerne, on doit être fort exact à ce qu'elle prescrit pour les détruire. Lors donc qu'il vient assez d'herbe immédiatement au pied des luzernes pour les fatiguer ; il est à propos de former un fillon tout près de chaque côté des rangées : au moyen de quoi la luzerne se trouvera comme sur de petites éminences, & dominera les herbes qui pourront naître par la suite. Après avoir fait ces fillons, on pourra essayer de passer deux fois la herse en travers des rangées. Alors l'herbe qui se trouvera entre les pieds de luzerne, soit dans les intervalles soit dans les rangées, sera emportée à droite & à gauche aux deux extrémités du champ : les petites buttes occasionnées par les nouveaux fillons seront aussi un peu applanies par cette opération. Et comme la luzerne pourroit rester déchauffée, il conviendra de faire un nouveau labour qui rejettera la terre du côté des rangées.

C'est M. Tull qui conseille de faire ainsi passer la herse. D'habiles Cultivateurs regardent cette opération comme dangereuse, attendu qu'elle est très-capable d'arracher une partie des plantes de luzerne. Au reste on peut être certain que ce herbage sera utile dans les terres qui produisent beaucoup de mousse.

M. De Châteaueux, qui donne une si grande application à perfectionner toutes les parties de l'Agriculture, a trouvé un grand avantage à *Transplanter la Luzerne*, comme on transplante d'autres végétaux vivaces. Rognant alors le pivot, il donne lieu à la production de racines latérales, qui s'allongeant horizontalement envoient plus de suc aux plantes. D'où s'ensuit une végétation plus forte, plus abondante & plus soutenue. Consultez le IV^e. Volume du *Traité de la Cult. des Terr.* p. 500-1, 513-4-5. Ce grand Cultivateur y fait même observer (p. 503) que l'on emploie plus de tems à éclaircir la luzerne semée en place, qu'à en replanter ainsi [dans une égale étendue de terrain.]

On voit dans le V^e. Volume de ce même Ouvrage (p. 3) que M. Duhamel, ayant fait transplanter de vieille luzerne par rangées, pendant l'automne, il n'y eut pas un seul pied qui manqua ; tous pouffèrent fort haut, quoique le terrain ne leur fût pas propre.

Ce Génie de la Culture avertit encore (p. 4) que d'autre luzerne qu'il avoit pareillement dessein de rajeunir, mais que la saison n'avoit permis de

planter qu'au printemps ; ayant moins bien réussi : il regarnit les places vuides, en faisant coucher des brins des plantes voisines. C'est un *nouveau & heureux Moyen de Multiplier la Luzerne.*

Beau LUSTRE : Plante. Voyez BOUILLON BLANC.

LUT : *terme de Chymie* ; qui se dit de toute sorte de ciment ou d'enduit, tant pour la bâtisse des fourneaux, que pour mettre autour des vaisseaux de verre ou de terre, qui doivent résister à un feu violent.

On le fait quelquefois avec la terre grasse, le sable de rivière, la fiente de cheval, la poudre de pots cassés, la tête morte de vitriol, le machefer, le verre pilé, la bourre ou laine courte des Tondeurs ; toutes choses que l'on mêle avec de l'eau salée ou du sang de bœuf.

2. Consultez l'article DISTILLATION, p. 803.

3. Il y a un lut qui sert à luter les chapiteaux, avec les cucurbites ou récipiens ; ou à réparer les fentes des vaisseaux. Il se fait avec de l'amidon cuit ; ou de la colle de poisson, dissoute dans l'esprit de vin ; ou encore avec de la fleur de soufre, du mastic, & de la chaux éteinte dans du petit lait.

Lut de Rabel, pour les Cornues. Voyez à la suite de l'ELIXIR de Rabel : T. I. p. 887.

Quelques-uns nomment *Lut de Sapience*, le Sceau d'Hermès, dont nous avons parlé au mot HERMETIQUEMENT. On donne aussi ce nom 1^o. à un mélange de chaux vive, & de blanc d'œuf, bien battu : 2^o. au blanc d'œuf, mêlé avec de la farine de fèves, & très-peu de mastic.

LUTEOLA *Herba*, }

&

LUTUM *Herba*. }

Voyez GAUDE.

LUTER : *terme de Chymie*. Enduire de lut. C'est ce qu'on trouve exprimé dans quelques Auteurs, par *Coller le verre à l'alembic*. Voyez LUT.

LUYER. Voyez ABLE.

LUZERNE. Voyez LUSERNE.

LYCANTHROPIE. Voyez MANIE.

LYS. Voyez LIS.

